





# UN LIEN ÉTROIT



*Fiction & Cie*



Christine Jordis  
UN LIEN ÉTROIT

*roman*

*Seuil*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

COLLECTION  
« *Fiction & Cie* »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-114517-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

## 1. Rencontre

Dans les années soixante-dix, je vivais à Londres. J'allais rencontrer Paul, qui fut, non pas mon premier amant, mais le premier homme avec lequel j'ai vécu.

Si je mets de côté cet événement capital, il me reste de cette période le souvenir d'une couleur. Celle des parcs où je me promenais des heures durant, un vert uniforme et doux. Quand il faisait beau, il se fondait à l'horizon dans une brume légère. Un voile dissimulait les lointains. Il nous protégeait du contour sec des choses, de leurs arêtes trop vives. C'était une époque paisible, quand j'y repense, où il n'était question, dans les conversations, ni de guerre, ni de chômage, ni de changement politique (un thème que les Anglais s'ingéniaient de toute façon à éviter, comme tout sujet susceptible de provoquer des dissensions. Et puis les années Thatcher et leurs remous violents étaient encore à venir). On parlait plutôt des vacances et des fêtes du lendemain : ces déjeuners sur l'herbe des squares que nous organisions tour à tour pendant les week-ends, moins pour les plaisirs du palais, en général réduits à quelques œufs durs et à la même variété de

salade, ou pour ceux de nos propos, plutôt languissants, comme la longue après-midi oisive qui allait suivre, que pour l'excitation d'une rencontre possible.

L'autre ressource des jours de congé, quand je ne travaillais pas à ma thèse sur la littérature anglaise, en bibliothèque, c'étaient les promenades dans Hyde Park. Là encore, la vie perdait ses angles aigus pour prendre l'apparence d'une image, un peu floue, un peu jaunie déjà. On pénétrait dans le parc et le rugissement de la circulation sur Kensington Road ne nous parvenait plus que comme un bourdonnement sourd, feutré par un écran. Autour du Round Pond, des silhouettes solitaires promenaient leur chien, rituellement, chaque jour à la même heure. Des voix se croisaient dans la distance, ponctuées par le cri des mouettes qui s'élevait, retombait ; des cavaliers et leurs chevaux passaient sans bruit, comme disposés le long d'un fil. En été, il faisait une chaleur lourde, le ciel pesait et, souvent, on avait l'impression en marchant dans les rues de Londres de dormir éveillé, de voir les gens et les choses, mais à travers un voile de gaze, comme s'ils n'avaient pas de consistance réelle. Quand je me tourne vers ces années-là, c'est ainsi que ces images me reviennent ; elles sont liées à une existence protégée par la distance. Cette « douce distance anglaise » dont il est souvent question dans les romans et dont on ne sait si elle provenait de la présence du passé encore si forte, de l'étendue des parcs où se fondent les lignes, ou de l'habitude, pratiquée comme une religion, de la discrétion, de la retenue.

C'est à cette période, vers le début des années soixantedix, alors que j'étais redevenue étudiante après avoir quelque



temps gagné ma vie, que j'ai rencontré Paul chez des amis. Tout de suite, je l'avais trouvé sympathique, une première impression forte.

Il était venu nous rejoindre un dimanche, lors d'une de ces après-midi léthargiques où, couchés sur la pelouse d'un square, nous lancions au fil des heures des propos dans le vide sans trop nous soucier qu'ils soient ou non rattrapés. À ces rassemblements, chacun amenait un ou une amie, la dernière relation en date. Lui, à peine arrivé, encore étranger à la bande, avait voulu une vraie conversation, sur les universités américaines, je crois, qu'il connaissait bien et qu'il était soucieux de décrire en détail, racontant sa propre expérience, défendant paisiblement son point de vue, sans éprouver le besoin de se montrer agressif si on le contredisait.

J'aimais bien son visage. Un air doux et autoritaire à la fois, des yeux bleus un peu enfoncés, des cheveux blonds, la mèche sur l'œil, un côté désinvolte, un sourire plein de gentillesse, tout cela assemblé avec une sorte de cohérence. D'équilibre. C'est peut-être la raison pour laquelle on se sentait immédiatement à l'aise en sa présence. Mais sous cette apparence, on le devinait, de la détermination, une aptitude à décider. Il semblait avancer dans la vie sans trop d'efforts ni de problèmes. Réservé, se livrant peu. Qui sait ce que cachaient cette facilité, tant de maîtrise de soi et son invariable courtoisie, et cette discrétion à son propre sujet, puisqu'il parlait rarement de lui-même? Dans la conversation, il écoutait avec concentration, sans critiquer ni se moquer, pensais-je, prêt à trouver du bon dans les histoires qu'on lui débitait, une attitude que je trouvais rassurante.

Par la suite, me rassura également (rassurer : une technique de séduction à ne pas négliger) sa parfaite ponctualité. Il m'était arrivé d'attendre près du téléphone jusqu'à l'angoisse, jusqu'au délire, hallucinant la sonnerie et la voix désirées, persuadée, puisque j'en avais un tel besoin, qu'elles ne pouvaient arriver (et, de fait, ce genre d'angoisse semble retenir comme par magie l'appel attendu). Mais lui m'épargna ces états pénibles. Jamais il ne me fit attendre, jamais ne remit un rendez-vous, jamais ne manqua de me téléphoner au jour et à l'heure où il l'avait promis. Un comportement où je choisis de voir, plutôt que la caractéristique de l'amoureux (celui qui attend\*), une preuve de sa stabilité naturelle, de la confiance que je pouvais lui accorder. C'est peut-être ce trait particulier, tôt repéré dans notre relation, un détail finalement, un coup de téléphone passé à l'heure dite, qui m'incita à penser : voici un homme avec lequel je pourrais vivre. Un peu plus tard : voici un homme avec lequel j'aimerais vivre. Des hommes, on en trouve de toutes sortes, pour tous les goûts, tous les usages ; avec certains, on a envie de se promener, de rêver et de faire un tour, de bavarder, puis de s'étendre à côté d'eux, de les toucher, de faire l'amour – puis de les quitter ; il y en a d'autres auprès desquels aucune de ces actions ne s'impose. Mais vivre avec un homme, partager les petits riens de la vie quotidienne, les aimer avec lui, en

\* « Suis-je amoureux ? demande Barthes dans ses fameux *Fragments*. Oui, puisque j'attends » ; « L'identité fatale de l'amoureux n'est rien d'autre que : je suis celui qui attend ». Tous les passages cités en notes sont tirés de *Fragments d'un discours amoureux*, de Roland Barthes, paru aux Éditions du Seuil en 1977.

lui, cette sorte de familiarité, le bonheur d'exister une minute après l'autre, c'est une tout autre affaire.

Je ne me suis pas dit : il est fait pour moi, c'est l'homme de ma vie, aucune de ces grandes révélations, mais simplement : voici quelqu'un avec qui j'aimerais vivre. Et je me suis fait la réflexion qu'on pourrait dresser un petit traité de la séduction à l'usage des hommes, leur indiquant quelques techniques différentes selon qu'ils s'adressent à l'ambitieuse, à l'émancipée, à l'indépendante, à l'affirmée, à la joueuse ou à l'angoissée, quelques trucs très simples mais efficaces, destinés à apaiser ou stimuler selon les cas, et que négligent souvent ces séducteurs professionnels qui pensent davantage à l'effet qu'ils produisent, eux, et cherchent d'abord à se mettre en valeur.

Et puis il me changeait agréablement de ces hommes malheureux, moroses, préoccupés de leurs petites plaies intérieures, enfantins, dolents et plaintifs, en guerre contre eux-mêmes et la société, toujours à la recherche d'une mère qui les écoute, les console, les protège, les admire – les admire surtout –, d'éternels gamins en culottes courtes qui peuplent la petite république des lettres où j'avais commencé à évoluer.

Il m'annonça qu'il avait fini ses examens de business et cherchait du travail (il allait donc entrer dans l'une de ces grandes firmes qui font des affaires et de l'argent, un monde que je n'avais jusqu'alors pas cherché à explorer et qui m'était étranger). Je venais, moi, d'obtenir une bourse pour les États-Unis et pensais ensuite faire de l'enseignement. Encore trois mois, pendant lesquels je le vis régulièrement, et je partis.

## UN LIEN ÉTROIT

Seconde étape, après l'installation à Londres, dans l'éloignement géographique qui me mit progressivement à distance de mon milieu d'origine, cette bourgeoisie provinciale et étouffante, avec ses rites, ses conventions et ses principes et toute sa panoplie d'interdictions.

## 2. Émancipation

New York, Boston, Cambridge (Mass.). La Maison des étudiants. La nuit, j'entends, régulier, incessant, le bruit des machines à écrire derrière les portes closes. La Widener Library et ma petite table, isolée dans l'obscurité d'interminables rayons de livres, où je rêve en lisant les titres au programme. De temps à autre, le soir, un « mixer », un brassage d'étudiants, qui a pour but moins le plaisir et la baise que la constitution d'un couple en bonne et due forme, pour la vie. Avant de repartir pour sa province, où les bonnes occasions ne se présenteraient pas de sitôt, il faut se dépêcher de décrocher le gros lot, assurer ses arrières, trimer là encore, autant que sur les ouvrages au programme, et miser sur le gagnant, afin de compléter cette ascension sociale que l'éducation nous incitait à accomplir. C'est tout au moins ce que mes amies d'alors me firent comprendre. Quant à ce « rejet débridé, débraillé et braillard, cette vandalisation générale d'un passé répressif » dont parle Philip Roth, grand défenseur de la révolution sexuelle, non, je n'en ai pas vu trace. Et, non, on ne se délestait pas de ses sous-vêtements pour se

balader à poil et en riant. Pas de nudité ni de bacchantes endiablées, mais le port du jeans, plutôt terne, et la pile de livres sur le dos pour se rendre de la Maison des étudiants au campus, quelques rues plus loin. L'âge d'or qu'il chante dans ces pages, le sexe des années soixante, visiblement avait déjà pris fin (à moins qu'il n'ait existé que dans son imagination enfiévrée). C'est dommage, j'arrivais trop tard, mon émancipation, avec un E majuscule – si l'on veut dire par là le baisage à haute dose qui fit progresser la cause de la liberté sexuelle –, n'aurait pas lieu ici, dans une atmosphère belligérante de rébellion et de plaisir, pendant ces glorieuses années soixante-dix, appelées les années « sea, sex and sun » selon une formule qui fait image.

C'était tentant, toute cette liberté que promettaient en ce temps-là affiches et catalogues, mais à vrai dire assez éloigné de moi. On voyait sur les couvertures de *Vogue* des pin-up savamment dévêtues ; tout en jambes et sourire, elles croquent à belles dents la vie et les hommes. Fond de mer bleue, villas blanches et plages dorées. L'argent, la vie facile, l'explosion hors de l'austérité. L'image annonçait tout cela ensemble, et la bonne nouvelle de la libération de la femme (même si les photos mettaient en scène au passage quelques fantômes typiquement masculins, comme certaines ne manquèrent pas de le remarquer : combien de filles prisonnières, ligotées dans des filets de pêche, l'œil mi-clos et la lèvre pulpeuse, attendant d'être troussées et apprêtées selon le bon plaisir du pêcheur ?). Après l'université américaine, qui n'était pas exactement la préparation idéale pour figurer sur de telles images, tout au contraire, l'on y travaillait telle-

ment qu'on avait plutôt tendance à y devenir gris souris, est-ce que je devrais filer toutes affaires cessantes pour les Maldives ou les Seychelles afin de me sentir vraiment libérée? Afin de perdre ce reste de sérieux et de naïveté qui empesait encore chacun de mes gestes, chacune de mes réactions en matière de sexe, cela en une période d'euphorie où l'on ouvrait grand les fenêtres et secouait la poussière des siècles passés? Parce que je ne sentais vraiment rien de tel, rien de semblable à ces photos qui dépeignaient la surface de la vie, papier glacé et couleurs fortes pour cacher le malaise ou les inhibitions dont on a forcément gardé trace en soi. C'était cela qu'il fallait? Ce déplacement dans l'espace, ce changement vertigineux de décor (à l'époque il était encore réservé aux happy few) pour repartir de zéro, pour rompre avec une éducation et un milieu qui nous avaient mises sur des rails – ceux d'une vie de couple pour laquelle je n'étais pas vraiment sûre de posséder les dons requis?

Je ne me suis pas posé la question. L'état de liberté m'était sans doute trop étranger. Je n'avais pas la science infuse. Mais je savais tout de même que l'image proposée, plage, mer et soleil, ce cocktail détonant, ne signifie rien, ne résout rien, aucun problème, sinon dans l'instant – ce qui est déjà bien. Quant aux grandes causes, se donner à fond, un peu de sublime, quitter le plat niveau quotidien et le médiocre souci de soi, j'en avais longtemps rêvé pendant mes années d'adolescence, j'y avais même aspiré de toutes mes forces, dans cette calme ville de province où rien ne changeait jamais, rien n'arrivait jamais, où le seul projet d'avenir

était l'aménagement de la cage. Mais aucun événement ne se produisit, et puis j'étais trop jeune, et quand je fus en âge de m'engager les idéologies s'étaient effritées, basculement des grands élans dans le rien – le désastre. L'URSS tentaculaire et despotique, l'ogre terrifiant des contes de fées qui allait s'emparer de nous et nous manger, ma famille l'avait d'emblée fermement condamnée, avec son credo expansionniste et cruel qui, disait-on, ne reculait devant rien, pas même devant le crime; dès 1956, lors de l'invasion de la Hongrie par les chars russes que nous avons vécue, nous les très jeunes écoliers, haletants et dans les larmes, apportant chaque semaine nos quelques sous en faveur des insurgés (notre professeur d'allemand, Mlle Nagy, était hongroise et nous l'aimions beaucoup), le bilan était fait, la cause entendue. Puis, là-dessus, était venue se rajouter une rumeur qui allait s'amplifier: une amie bien informée, fille d'enseignante, avait découvert un article dans lequel il était question d'asiles psychiatriques où l'on enfermait tous ceux qui osaient élever la voix pour s'opposer au régime, un mot de travers et vous étiez emprisonné à vie, là où personne n'entendrait plus jamais parler de vous – non, à la fin des années cinquante, nous le disions déjà entre nous, le communisme n'était pas la solution.

En fin de compte, restait l'isolement, chacun pour soi, face à sa propre petite lutte, sa propre petite vie, une responsabilité pas tellement exaltante et qu'on ne savait trop par quel bout prendre.

Faute de grand combat, j'en menais un de nature plus modeste puisqu'il ne concernait que moi. J'avais décidé que



je devrais ouvrir toute seule les portes de ma geôle (et la bourse que j'avais obtenue pour étudier aux États-Unis faisait partie de ce plan). C'est donc en tâtonnant et me trompant, en m'opposant et en luttant au jour le jour que je devrais apprendre à me connaître (ce fut d'ailleurs le cas de bien des femmes de ma génération, dociles et refoulées, leurées par leur éducation, prisonnières du conformisme de leurs débuts provinciaux).

Je traversai ces quelques mois d'Amérique sans que s'opère de changement intéressant, peu attentive à ce qui m'entourait, tendue dans le désir de regagner Londres au plus vite. C'est que, peu avant mon départ, j'avais rencontré Paul. J'avais envie de vivre avec lui. Pendant mon absence, dans ces mois d'études arides où la compagnie des livres m'avait paru sèche et insuffisante, je m'étais rendu compte que c'était cela que je voulais – cela dont dépendaient mon bonheur et ma joie: vivre avec lui, m'endormir et me réveiller auprès de lui, manger et me promener avec lui, partager avec lui la vie quotidienne. Nous nous étions écrit des lettres enflammées, les miennes plus plaintives et nostalgiques, les siennes retraçant de façon précise et, me semblait-il, audacieuse – puisque, loin d'utiliser les métaphores en usage à l'époque, il détaillait avec précision les parties de mon corps où il allait s'attarder, les nommant par leur nom, à sa façon libre et tranquille – la séquence de nos gestes, le moment de mon retour et la séance qui allait suivre. Il en anticipait déjà le déroulement, passant et repassant dans sa tête ses diverses phases comme un film qu'il ne se lassait

UN LIEN ÉTROIT

pas de revoir, insistant tantôt sur l'une tantôt sur l'autre et jouissant sans nul doute de ces descriptions autant qu'il l'aurait fait de nos caresses.

À mon retour, nous nous sommes mariés.  
Quelques années plus tard, nous nous sommes séparés.

## *Prison*

*Dans quelle mesure sommes-nous les produits de notre époque, déterminés par la période où nous vivons le gros de notre vie? Ne restons-nous pas plutôt prisonniers de celle où nous sommes nés, de celle qui nous forma – encore sous le coup de vieilles inhibitions, prescriptions et autres prohibitions, marqués à jamais par notre encadrement initial et le contrôle indélébile que l'éducation a mis en place? Là serait l'origine des plaintes, regrets et accusations, des verdicts rageurs et sentencieux, de la tristesse et de la morosité ambiantes: cette impression d'être dépassés par le temps présent qui galope, galope plus vite que nous, galope tout de guingois, dans un mouvement de folie.*

### 3. Cérémonie

Ce fut une belle cérémonie, irréprochable ou presque, en tout point fidèle à la tradition du mariage. De quoi contenter nos familles. Pourtant je ne voudrais pas laisser croire que ce sont leurs seules volontés réunies qui nous avaient tous deux poussés à l'église, devant l'autel où nous nous tenions maintenant sous le regard de nos amis, entourés par les grandes vagues de sons venues des orgues qui jouaient du Haendel. Non, cette cérémonie, je l'avais voulue, et le mariage aussi. On ne peut pas dire que j'y entrais à reculons, tout au contraire.

Se marier, à l'époque, lorsque, comme nous, on était amoureux et vivait ensemble, cela se faisait. Je me suis demandé si j'avais eu besoin de faire partie de l'institution, du grand corps social conformiste et intolérant où j'avais craint longtemps de ne savoir me faire une place. De voir reconnu, et même célébré par la communauté, un sentiment que j'allais ainsi officialiser, le distinguant de ces tentatives sans lendemain, mais assez stimulantes, qui avaient jusqu'alors constitué ma vie amoureuse. Se marier, c'était sortir de cette

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2008. N° 96245 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE